

Criminologie, biologie, high-tech

Xavier RAUFER

Hiver 2015

Le comportement humain dépend pour beaucoup de la biologie humaine¹. D'où cette question immense, aussi vieille que le droit moderne : quand un individu commet un crime, est-ce sa faute ? Ou bien faut-il incriminer sa propre biologie ? Jusqu'à présent, nos systèmes juridiques ont prudemment évité de trancher - mais la criminologie pourra-t-elle toujours ignorer la science - en l'occurrence, la neurobiologie et tout ce qui pourrait constituer une génétique criminelle ? Car de fait :

- Charles Whitman, 25 ans, monte le 1^{er} août 1966 à la tour de l'Université d'Austin (Texas) et ouvre le feu sur les passants en contrebas : 13 morts, 25 blessés. Ce, après avoir assassiné sa femme et sa propre mère. L'autopsie de Whitman révèle une importante tumeur au cerveau, affectant le secteur régulant les émotions humaines : agressivité, peur, etc.,

- D'autres cas de tumeurs cérébrales graves ont été décrits, affectant le comportement de pédophiles,

- Des médicaments donnés pour la maladie de Parkinson provoquent hypersexualité ou boulimie ; tout comme des compulsions pathologiques aux jeux d'argent, à l'alcool, aux stupéfiants, etc.

Voilà pourquoi la criminologie ne peut ignorer les facteurs biologiques.

1 - Génétique criminelle : du nouveau

- **Scanners pour déceler dans le cerveau humain la pulsion de tuer**². Ici l'idée est d'en apprendre le plus possible sur les causes des comportements meurtriers, dans l'espoir qu'un

59

jour, l'homme saura en repérer les signes avant-coureurs et peut-être, intervenir avant le drame

De fait, le cerveau de criminels violents et meurtriers montre clairement :

- Une suractivité de la zone du cerveau qui génère les émotions,
- Une sous-activité de la zone du cerveau qui contrôle les pulsions.

Cela concerne les criminels impulsifs, cédant facilement à la rage et à la colère, peu capables de se contrôler, de maîtriser leurs impulsions.

- **La question des "gènes de la violence"** - Publiée en octobre 2014 dans la revue *Molecular Psychiatry*, sous la direction du professeur Jari Tiihonen (Service des neurosciences du Karolinska Institutet, Suède), une étude majeure relance une fondamentale question, presque aussi ancienne que la criminologie elle-même : y a-t-il d'irréductibles "gènes de la violence" ? Nait-on criminel en raison de ses gènes ? Le devient-on du fait des circonstances, ou bien de son enfance ?

Avant de présenter cette étude, le criminologue doit ici lancer un cri d'alarme, visant à éviter à la société française un désastre analogue à celui qu'elle a subi, et subit encore, dans le domaine voisin de l'autisme.

Voisin, car dans les deux cas, de sectaires idéologues ont usé et usent de violences verbales, de menaces et d'intimidations – voire lancent de vraies chasses aux sorcières – pour interdire toute approche génétique et imposer une vision archaïque, purement psychanalytique (autisme) ou fondée sur le seul déterminisme social (criminologie).

Un utile rappel car pour l'autisme, les adeptes du tout-psychanalytique font tout pour occulter la catastrophe qu'ils ont provoquée. Pendant trente ans et plus en effet, ces extrémistes de la psychanalyse ont imposé à la psychiatrie française une doctrine pour laquelle "le facteur qui précipite les enfants dans l'autisme est le désir de ses parents qu'il n'existe pas". La terrible sentence est de leur gourou Bruno Bettelheim, qui popularisa aussi celle, toute aussi affreuse, de "mère frigidaire".

Au passage, on reconnaît ici la commune passion de tous ces ayatollah psy ou sociologues-critiques : celle de *culpabiliser* ; la mère dans le cas de l'autisme, les citoyens honnêtes, dans celui du crime.

En matière d'autisme, il faudra attendre 2012 – alors que partout ailleurs au monde le tyrannique et manipulateur M. Bettelheim était discrédité – pour que le tout-psychanalytique soit enfin désavoué en France, au profit d'approches génétiques et épidémiologiques. Pour la présidente d'Autisme-France, le résultat est clair :

notre pays “a quarante ans de retard, le chantier est phénoménal”.

Évitons le même triste sort pour l’approche génétique de la criminologie, car à coup sûr, notre biologie, nos gènes et notre anatomie cérébrale influent sur nos comportements violents ; et des études comme celle du prof. Tiihonen et de ses collègues européens et américains aideront à expliquer et motiver l’acte criminel violent.

Même si aujourd’hui rien – et surtout pas l’étude du prof. Tiihonen – ne laisse augurer de futurs dépistages génétiques anti-crime, il importe donc, dans l’intérêt même de notre vie sociale, d’étudier au plus près la part génétique dans les comportements criminels.

Le cadre de l’étude - C’est la première de ce type portant sur un si grand nombre de criminels violents : environ 900 Finlandais emprisonnés pour de tels crimes ; eux-mêmes comparés à des malfaiteurs non-violents et à la population générale. Notons ici que les violeurs sont exclus de cette étude et que 20% des détenus sollicités ont refusé d’y participer.

L’étude intègre d’éventuels facteurs environnementaux (alcoolisme... toxicomanie... personnalité antisociale... maltraitance infantile, etc.), mais qui n’affectent pas vraiment ses résultats.

Une question cependant : la Finlande est un pays ethniquement homogène ; quel résultat attendre d’un pays hétéro-

gène comme le Brésil ? Pour de tels pays, une autre étude serait nécessaire.

Résultat de l’étude - Deux gènes mutés ont l’effet le plus important sur des comportements agressifs-violents. Ils sont présents avec “une fréquence nettement plus élevée” chez les malfaiteurs violents.

Les gènes en cause - *Maoa* : il commande la production d’un enzyme (monoamine-oxydase) intervenant dans l’élimination de neurotransmetteurs comme la sérotonine ou la dopamine. La déficience de cet enzyme du fait du gène muté provoque une hyperactivité de la dopamine, cas déjà décrit et relié au risque d’épisodes violents.

CDH 13 (Cadherin 13) : ce gène est impliqué dans les troubles du contrôle de l’impulsivité (poussant à l’abus de l’alcool ou à l’usage de stupéfiants, amphétamines, surtout).

Constatations positives

- De 5 à 10% minimum de tous les crimes violents commis en Finlande le sont par des porteurs de ces gènes mutés.
- Les porteurs de ces gènes mutés ont 13 fois plus souvent que les non-porteurs, un passé d’agresseurs violents.
- L’association gènes mutés - violence est la plus étroite pour les criminels

les plus agressifs. Au sommet du groupe violent, les 78 individus ayant (au total) commis 1 154 homicides ou tentatives, agressions violentes, etc. sont tous porteurs du gène *Maoa* muté.

- Idem, pour un groupe de contrôle de 114 auteurs d'au moins un homicide ; les malfaiteurs non-violents n'ont en général pas ce profil génétique.

Motifs de prudence

- Ces gènes mutés abondent dans la population générale considérée : jusqu'à un individu sur cinq les porte. Or la grande majorité de ces porteurs, même de combinaisons génétiques à haut risque, n'agressera ni n'assassina jamais.
- Directement ou non, des dizaines, voire des centaines d'autres gènes peuvent influencer sur l'agressivité ou la violence, mais pas autant.
- Le groupe le plus violent de l'étude comprend quand même des non-porteurs des gènes mutés.
- L'effet des gènes mutés porterait sur 5 à 10% de la centaine de facteurs théoriques de risque de violence estimés, pour un individu.

Cette étude révèle ainsi un modèle nouveau, selon lequel divers facteurs géné-

tiques prédisposeraient (à quel point ?) au crime.

Mais la justice, dans tout cela ?

Intéressantes pour des magistrats, de telles études ne sauraient, à court terme, les bouleverser. Rappelons pour conclure que le juge doit d'abord établir si l'accusé comprend, ou non, les conséquences de son acte ; s'il contrôle, ou pas ses pulsions et son comportement. La justice apprécie ainsi la responsabilité pénale d'un individu - pas un risque génétique.

2 - Sécurité globale sciences exactes et boulimie de l'information

Le séquençage du génome humain.

La sécurité globale.

A priori, nul rapport entre deux domaines tous deux capitaux pour l'avenir d'une l'humanité, voulue, ou espérée, comme plus saine et plus sûre - mais en apparence aux antipodes l'un de l'autre.

Pourtant si, un rapport existe entre ces deux champs d'exercice de l'intelligence humaine que sont la génétique et la stratégie. Pas un rapport direct, de type cause à effet - mais conceptuel et même situé dans les hauteurs éthérées où règne la pensée abstraite.

Soyons précis : depuis le début de la décennie 2010, des savants et chercheurs, généticiens et stratèges, tout comme des philosophes des sciences (discipline nommée « épistémologie ») poursuivent d'analogues réflexions. D'abord parallèles elles convergent désormais - voire se rejoignent.

D'abord éparses, toutes ces réflexions trouvent leur commune origine dans les immenses espoirs éveillés à l'aube du millénaire, juste après l'an 2000, quand la haute technologie triomphante semblait à la fois promettre la victoire contre ces éternels fléaux que sont pour l'homme la maladie et la guerre. Or, tant en génétique qu'en stratégie, les succès furent ensuite rares et, les déceptions, les échecs, nombreux.

Pourquoi ces désillusions - mais surtout, pourquoi ce parallélisme entre domaines si lointains d'apparence ? Répondre à ces deux questions est bien sûr crucial pour replacer ces vitales disciplines dans la bonne voie. Des deux côtés de l'Atlantique, voici donc ce qui émerge à ce propos dans les milieux scientifiques et stratégiques.

Au printemps 2000, président Clinton en tête, l'Amérique scientifique exulte : le séquençage du génome humain débute alors. Une extraordinaire aventure marquant le début d'une ère nouvelle pour la médecine et pour l'humanité. Car, croit-on alors, tout savoir du génome humain don-

nera le mode d'emploi même de la vie. Bientôt, le Projet Génome Humain (PGH) deviendra une sorte de boîte à outils permettant de pratiquer sur le patient de multiples « réparations » - surtout, ajuster les traitements au profil génétique des patients. Dans la décennie, dit on en 2 000, des avancées majeures se feront ; les maladies en cause ? Le diabète, l'hypertension, les pathologies mentales - et la mucoviscidose, provoquée par un seul et unique gène.

Or dix ans plus tard, révèle en avril dernier l'influente revue scientifique Nature (« The Human Genome At Ten ») les progrès sont lents et les succès, rares - alors qu'on a déjà décrypté plus de 21 000 gènes.

Certes la thérapie génique a su à titre expérimental corriger les anomalies d'un seul gène, dotant un malade de la bonne version d'un gène défectueux (récemment, pour la bêta-thalassémie) mais, hormis de modestes succès face à trois autres maladies orphelines (Adrénoleucodystrophie, etc.) on avance peu. Toujours pas de « médicaments génétiques sur mesure » : selon Nature qui parle de « désillusion », on n'est pas près d'en fournir au corps médical.

La stratégie maintenant. Quelques mois après le lancement du PGH, c'est le choc du 11 septembre et la riposte américaine d'abord sur l'Afghanistan, puis sur l'Irak. Le Pentagone et la Maison Blanche lan-

cent alors une guerre Hi Tech, fondée sur la doctrine de la Revolution in Military Affairs (RMA) qui agrège les technologies informatiques, technologiques et aérospatiales pour donner au soldat américain une « vision divine du champ de bataille (« God's view of the battlefield »).

Or là encore, c'est la douche froide. Afghanistan, Irak, Somalie, Yémen : de fort low tech guérillas, des terroristes très rustiques s'incrument, ripostent - invaincus dix ans après, car toujours menaçants et dangereux, selon la doctrine formulée par Henry Kissinger à propos du Vietnam : « lorsqu'un Etat n'a pas gagné face à une guérilla, il a perdu ; et tant qu'une guérilla n'a pas perdu face à un État, elle a gagné ».

Allons maintenant aux origines de ces deux désillusions, la scientifique et la stratégique : on y trouve un seul et même motif fondamental.

Dans les deux cas, la même erreur majeure a été faite : on a cru, la technologie aidant, qu'il suffisait de collecter ou d'accumuler toujours plus d'informations sur les gènes, ou sur les terroristes - qu'il suffisait au fond de tout savoir ou presque sur un objet d'étude, pour comprendre et résoudre le problème qu'il posait.

Or bien sûr, un triomphe technologique n'induit pas forcément un progrès scientifique, car collecter et comprendre sont des activités de nature très différente -

aussi éloignées que, disons, la boulimie l'est de la gastronomie.

Dans les deux cas, génétique, stratégie, les Etats-Unis ont manifesté leurs qualités natives : optimisme, idéalisme technologique, volontarisme d'entreprise (« can-do spirit ») - mais dans ces deux cas, à de tels niveaux de complexité, cela n'a pas suffi. Car passer d'une appréciation ou d'une connaissance théorique, à une application efficace (thérapeutique ou militaire) est fort difficile.

D'autant plus que préalablement, un obstacle n'avait pas été levé, qui a poussé de grands décideurs, ou de grands stratèges, à une communication trop optimiste. Génétique, stratégie : cet obstacle, cette illusion, portent le même nom, scientisme.

Le scientisme c'est en l'occurrence croire qu'il suffit d'abord d'accumuler un maximum d'informations, puis d'imposer à l'échelle planétaire un manuel officiel, une norme, et partant de là, des solutions thérapeutiques ou militaires, pour vaincre la maladie, ou éradiquer le terrorisme.

Or l'ADN n'est pas un manuel d'utilisation, ni un guide d'assemblage et l'être humain n'est pas un robot. Une « solution » développée dans une société farouchement individualiste n'est pas forcément pertinente dans un monde clanique ou tribal. Pour le dire autrement, les grands mythes élaborés par l'homme au cours des millé-

naires ne sont pas forcément réductibles à la biologie ou assimilables par voie électronique.

Ainsi, lentement, à mesure que l'on décode le génome, ou accumule les noms de terroristes sur des « watch lists », réalise-t-on que le tableau s'éclaire finalement peu. Et que l'informatique et la « guerre des étoiles » ne remplacent pas cet indispensable socle que sont les hypothèses sérieuses et les idées pertinentes. Savants et stratèges redécouvrent ainsi le fait – vrai et invariable depuis l'aube grecque de la pensée – que tout système complexe dépend de principes généraux sis en amont et au dessus de lui – ce que la philosophie nomme « champ préalable d'inspection ». Faute d'avoir compris cela, l'accumulation de données sans pensée préalable est souvent stérile : elle revient à plonger au hasard dans un océan toujours plus vaste, dans l'espoir d'y trouver une huître perlière.

- ***Le cas d'Andreas Lubitz***, pilote suicidaire de la Germanwings (27 ans, responsable de la mort de ses 150 passagers³. Au cours de l'année 2009, Lubitz informe la Lufthansa qu'il vient de traverser un sévère épisode de dépression nerveuse. L'homme a clairement des tendances suicidaires ; il a longtemps été suivi pour cela par des psychiatres. Dans les trois mois

précédant le drame, Lubitz a visité une douzaine de médecins : sa dépression... sa vue... Au même moment, il recherche sur Internet des informations sur diverses méthodes de suicide, la sécurité des cockpits et sur la disparition du vol MA370 de Malaysian Airlines. Fin 2014, au moins un médecin lui a délivré une ordonnance le déclarant incapable de piloter un avion de ligne. Et dans son dossier Lufthansa, le signalement d'un possible retour de ses tendances au suicide.

Qu'a pu le dispositif de sécurité de la Lufthansa ? Rien. Qu'a pu la high-tech et les algorithmes, dont les médias nous font autant de baguettes magiques ? Rien. Car toute la machinerie humaine ne peut pas grand chose sans un cadre préalable de fonctionnement. Sans pressentiment et plus largement, sans ce que la phénoménologie nomme le « domaine du pré », ou encore « champ préalable d'inspection »⁴.

Dans notre domaine, celui des menaces terroristes, criminelles ou hybrides, ce champ préalable d'inspection recoupe ces deux domaines que sont la criminologie et la géopolitique. Des déserts sahariens aux « bosquets de béton » des banlieues chaotiques, arpenter et labourer ce champ est et reste la seule voie prometteuse de succès durables.

Notes

1. Voir sur la dimension biologique du crime : *The Atlantic*, July-August 2011, "The Brain on trial".
2. *BBC News* - 9/03/15 - "Are murderers born or made"
3. *New York Times International* - 20/04/2015 - "Warning signs in a pilot set on dying". Drame survenu le 24 mars 2014, vol Germanwings Barcelone-Düsseldorf.
4. Considérer le « champ préalable d'inspection » dans lequel s'inscrit tout acte est primordial pour le déceler, car ce champ dirige notre compréhension d'un phénomène ; sans sa maîtrise, nul acte réfléchi n'est possible. Quel est-il ? Une image l'explique : avoir d'abord saisi ce qu'est le *temps* permet seul de comprendre ensuite l'usage d'une montre ; non bien sûr sa mécanique, mais son objet, sa finalité. La temporalité est le « champ préalable d'inspection » expliquant la montre. Ainsi de suite, pour tout phénomène devant être pensé, notamment terroriste ou criminel.